

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAO

(Suite)

Puis, craignant quelque nouvelle réplique piquante à l'adresse des Anglais, il se hâta de commencer son récit.

— « Quand j'étais jeune, j'avais pour la chasse une ardeur, qu'hélas! j'aurais dû consacrer tout entière au service de Dieu, et je faisais chaque année de longues excursions dans les montagnes, avec les braconniers.

Vers la fin d'un bel automne, j'étais dans les Alpes, qui servent de frontière entre la France et la Savoie (vrai paradis terrestre pour un chasseur), Ali, le fameux Ali, vint me voir. — Notre entrevue eut lieu dans une belle salle de verdure, encadrée de sapins centenaires, décorée de guirlandes mous-sues formées en vignes sauvages, et parfumées par un tapis de violettes tardives.

— « Je sais » un ours, me dit-il d'un air prodigieusement mystérieux.

— Ah! très bien!

— Oui, monsieur, et gros comme ça...

Du doigt, il me montrait un sapin qui mesurait trois pieds de diamètre.

— Ah! encore mieux!

— Oui, monsieur, fit Ali, redoublant de mystère.

Puis, il se pencha vers mon oreille et, me serrant une main à la briser, il ajouta à voix basse :

— C'est une « mère », elle a ses deux « petits »!

— Oh! oh! répondis-je avec un point d'admiration.

— Oui, monsieur.

Et il se fit un grand silence qui voulait dire énormément de choses.

— Oui, monsieur, reprit enfin Ali (la locution affirmative était son mot habituel), elle m'a mangé deux boisseaux de poires et gâté au moins dix boisseaux d'avoine, cette pauvre bête. Ah! si vous voyiez, ajouta-t-il avec un frisson de plaisir, si vous voyiez quelle « trace » dans mon champ, comme un char à deux bêtes, monsieur, oui, monsieur.

Et il soupira de satisfaction.

Voici le motif de cette mystérieuse allégresse dont j'étais le confident :

D'abord, Ali était chasseur ; en second lieu, un ours a une peau, et Ali, qui ne se faisait point scrupule de la vendre d'avance, savait fort bien que les trois fourrures lui seraient payées ensemble cent cinquante ou deux cents francs ; plus la chair, dont à Chambéry il ferait encore peut-être cinquante francs ; plus la prime, qui, pour une « ourse », était de trente francs ; total, environ trois cents francs.

Or, Ali savait suffisamment l'« addition » pour faire ce calcul.

De plus, en troisième lieu, il savait assez bien la « soustraction », la « division », pour penser que s'il confiait cette affaire à quelque collègue braconnier, il faudrait partager avec lui.

C'est pourquoi il me faisait l'honneur d'être son confident, sachant, par expérience, qu'il n'y aurait point à partager avec moi... qu'au contraire, il y aurait quelque bénéfice en poudre surfine, balles... et la goutte de rhum ; sans compter un bon compagnon pour le coup de feu.

Et, en vertu de toutes les considérations sus-mentionnées, il était venu me révéler le secret. Comment avait-il su que j'étais là plutôt qu'en Afrique ou à New-York, comment m'avait-il trouvé? nul ne le sait. Ali avait un don de seconde vue pour ces choses-là.

Je lus toutes ces idées dans ses grands yeux bleu clair, qu'il fixait sur moi en clignottant d'un air d'importance.

— Eh bien! dis-je, il ne faudrait pas lui laisser manger toutes tes poires ; et tu veux bien conserver un peu d'avoine pour tes mulets?

— Oui, monsieur, (double affirmation qui peignait l'état de son âme).

— Où en est la lune?

— Ah! monsieur, pas forte, pas forte; « pécaire », elle se couche en se levant; mais...

Puis il s'arrêta, craignant d'en trop dire.

— Mais?...

— Oui, monsieur, on pourrait... il y aurait moyen... il vaudrait mieux... j'ai parlé à « Carabi » ; si monsieur voulait... nous...

— Ah! tu auras Carabi; ce sera donc une vraie battue? fis-je en sentant s'allumer le feu sacré.

— Oui, monsieur, ui.

Et Ali imita avec ses lèvres le cri de l'écureuil. Aussitôt Carabi parut.

Je vous présente ici une notabilité de la montagne.

Carabi était un être complexe, je veux dire qu'il y avait en lui deux personnes, et son nom lui était acquis par l'emploi d'une figure de rhétorique qui préside assez souvent à l'imposition des surnoms... la métonymie.

Carabi, le vrai Carabi, était de grande taille, yeux noirs et vifs, l'air très intelligent, ardent et habile dépisteur d'ours, il n'avait pas son pareil dans le canton; léger comme un cerf, infatigable et faisant retentir le bois de sa voix perçante, il menait la chasse pendant un jour et une nuit s'il le fallait; son manteau était d'un brun doré avec quelques mouches blanches.

Carabi était le plus magnifique chien griffon qu'on pût rêver.

L'autre Carabi, son maître (celui auquel s'applique la métonymie), était un très petit homme, haut d'un mètre, large d'un mètre, épais d'un mètre, qui avait une allure inexplicable; il ne marchait pas, il roulait, il rebondissait comme un ballon; bref, il arrivait toujours le premier.

Jamais on ne lui avait vu lâcher la piste d'un ours sans l'atteindre: les montagnards l'appelaient aussi le « notaire », parce qu'il « faisait toujours faire à l'ours son testament »... Mais ce nom était réservé pour les grandes occasions, pour les compliments, pour les flatteries...

Comme lui et son chien ne se quittaient jamais, on les confondait sous l'appellation commune de Carabi.

D'après les registres de l'état civil, il devait se nommer Genon.

Je les reçus l'un et l'autre avec les égards qui leur étaient dus: nos deux chiens s'embrassèrent après avoir fièrement pourparlé; et, entre deux gouttes de rhum, nous organisâmes notre conspiration.

Le même jour, à dix heures du soir, quelques ombres s'agitèrent silencieusement autour du verger d'Ali; ses poiriers regurent en tremblant des fruits nouveaux d'une dimension inusitée; puis tout rentra dans une complète immobilité.

Perché sur ma branche, j'aspirais avec bonheur cet air calme et pénétrant des nuits tout chargé des parfums des « bois noirs » ; je me sentais planer dans l'infini de ce ciel bleu aux scintillantes étoiles, sur les cimes murmurantes des sapins, le long de ces coteaux veloutés de mousse, et sur les flancs desquels se reflétaient les vagues lueurs flottant dans l'horizon.

Il y a des poèmes de rêves, il y a un charme magnétique dans ces solitudes sauvages où l'on entend que le lointain frisson du silence; où la chute d'une feuille réveille un écho; où un monde nouveau semble se révéler.

C'est le silence d'abord, absolu, saisissant, terrifiant; soudain une rumeur légère surgit et passe..., un oiseau a agité son aile..., un écureuil a heurté une noix... une fleur de roses sauvages a laissé tomber sa goutte de rosée... le silence renaît...

Soudain encore... un cri... seul... aigu... lamentable... sinistre... puis plus rien! C'est le cri du chat-huant... « Jean-le-Blanc », l'esprit de la montagne a parlé...

Vous sentez tout à coup un frôlement furtif sur votre joue... une ombre s'enfuit... c'est la chauve-souris curieuse qui est venue faire une reconnaissance près de vous... elle est loin déjà.

Et puis, dans les gorges solitaires gronde le vieux torrent qui toujours se plaint et se tord sur les roches aiguës; et chaque bouffée de la brise apporte ou emmène ces sourds murmures, cette harmonie sauvage qui berce et fait rêver.

Rêve! rêve! chasseur, seul sous l'oeil de Dieu, dont le regard immense ne dort jamais: Promène, à la clarté muette de ces étoiles, tes yeux ravis sur les vallées profondes, les bois, les rocs escarpés, hôtes des tempêtes et des nuées du ciel; respire largement cet air mystérieux des nuits; écoute cette puissante voix du silence qui fait battre le coeur et lui annonce l'infini!...

Cependant, minuit avait sonné, et aucune apparition n'était venue se produire auprès de nous... Je voulais faire un mouvement pour me délasser de mon immobilité.

A mon premier geste, je me sentis vivement tiraillé par un fil qu'Ali avait télégraphiquement attaché à la manche de ma blouse.

C'était un rappel à l'ordre... je veux dire, à l'immobilité: c'était aussi un signal. Je me tins coi, et

je regardai de tous mes yeux, en écoutant des deux oreilles.

Une ombre paraît sur une pelouse située en pente, à cent pas de mon arbre: c'est un fagot?... non... c'est une grosse pierre?... oui, rien de plus: une illusion m'avait fait croire qu'elle bougeait.

Je la surveille avec obstination: à force de fixer le même objet, mes yeux se fatiguent, tout semble remuer autour de moi, mon arbre paraît s'avancer lentement vers la pierre, j'approche, j'approche... Est-ce un rêve?

— Rrum? rrum?... et la pierre se divise en trois... c'était l'ourse et ses deux petits qui, depuis près d'une heure, étaient là, sans mouvement, flairant, épiant, écoutant se méfiant avec un merveilleux instinct...

— Rroum! rroum! — La mère a parlé, bien bas, il est vrai; mais cela suffit: ses petits ont compris... il n'apparaît aucun péril.

Et les voilà qui trottent, se dressent, se penchent, reviennent à la mère au moindre bruit...

Oh! les jolis petits oursons!

La mère s'avance à pas lents, l'oeil au guet, le nez au vent, toujours méfiante, la voilà sur la limite de l'avoine:

Elle prend une bouchée et la mâche avec inquiétude: de vagues soupçons l'agitent... cependant, rien ne trahit l'ennemi.

Les petits sont entrés, eux, sans souci, en vrais folichons; ils gaspillent, ils houspillent, ils gaspillent cette pauvre avoine.

L'un d'eux se roule; l'autre s'élance sur un petit poirier; son frère l'y poursuit.

Rroum! — Soudain ils s'arrêtent comme pétrifiés... la mère gronde et flaire avec inquiétude... grand silence!

— Rroum! — La mère murmure un nouveau congé... aussitôt tombez, poires! tremblez, branches! jouez, oursons!

Cependant, une idée vient à l'ourse... elle regarde ses petits, s'assure qu'ils ne risquent rien, et se met à faire le tour du champ d'avoine, avec une méticuleuse circonspection.

Le coeur me bondit, cette marche l'amène à belle portée... mais faut-il compter sur quelque chose?... avec les ours.

Jamais affût n'aurait obtenu meilleur succès, sans un accident bizarre:

L'ourse ayant fait la moitié du chemin, s'arrêta: un bruit étrange arrivait du village; tout à coup il augmenta, s'approcha comme l'éclair, et trois ombres tumultueuses apparurent sur le coteau, de façon à couper la retraite à l'ourse.

C'étaient une vache indisciplinée, un âne errant, et un affreux roquet poursuivant le tout avec des aboiements aigus.

O! saint Hubert! votre patience fut-elle jamais soumise à pareille épreuve!

Je conservai néanmoins quelque espoir: l'ourse eut vite apprécié les nouveaux venus: les deux oursons terrifiés étaient descendus de leur arbre et se glissaient comme deux rats dans l'avoine.

Ils venaient à moi: malheureusement, je ne les voyais pas bien.

Plus malheureusement encore, Carabi (le vrai), que son maître avait tiré après lui sur le poirier, excité outre mesure par les aboiements du roquet, échappa à son maître, et d'un bond fut sur le dos d'un ourson.

Un cri effroyable, un tonnerre retentit; un tourbillon fit voler l'avoine comme une eau jaillissante; le chien poussa un hurlement plaintif.

L'ourse, furieuse, rapide comme la foudre, l'étreignait dans ses griffes puissantes.

— Feu! cria Ali d'une voix d'airain, en se levant.

Trois coups de carabine tonnèrent.

Genon s'élança sur le groupe des bêtes fauves, le couteau à la main...

— N'y vas pas, cria Ali... Ah! enragé... Allons, oui! il y est! Oh! « pécaire »!

Et il s'élança pour secourir son ami.

Je les suivis de près.

Là se passa une scène terrible.

Genon, exaspéré de la mort de son chien, avait saisi l'ourse au cou, et, de son couteau, cherchait à lui trancher une patte crispée sur le pauvre Carabi: l'ourse l'avait atteint d'un coup de griffe et se défendait avec les dents.

Ali, se servant de sa carabine comme d'une massue, l'abattait avec violence sur la tête de l'animal.

Je saisis un ourson qui s'efforçait de déchirer les